

L'école Montessori

Autor(en): **Giroud, A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **2 (1914)**

Heft 18

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249589>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Montet, et dans ce Vully qu'elle a tant aimé, pour lequel elle a tant travaillé, sa mort est un vrai deuil public. Un témoin oculaire écrit qu'au cimetière, où toute la population s'était rassemblée pour ses obsèques, les hommes comme les femmes pleuraient à chaudes larmes: ils sentaient bien, ces simples paysans, tout ce qu'ils perdaient en cette femme d'élite qui, mieux que personne, savait les comprendre. C'était pourtant une « mômère » et une abstinente, et cela en dit long!

Dans tous les domaines, elle s'est donnée sans compter, à la jeunesse surtout, s'occupant de l'Ecole du dimanche, de l'Union chrétienne des Jeunes Filles, plus tard de l'Espoir; membre de l'Union des Amies de la Jeune Fille, elle a placé nombre de jeunes gens des deux sexes. Les questions relatives à l'école publique la passionnaient: elle en sentait l'importance vitale pour le développement intellectuel et moral de notre peuple, qui était son grand souci. Aussi a-t-elle coopéré aux « Bonnes Lectures » et pris une part active à la multiplication des sociétés d'éducation et d'instruction populaires; elle fut membre dès l'origine du Comité de la Fédération de ces sociétés. Le problème de la dépopulation de nos campagnes la hantait. Elle a été une des initiatrices du mouvement qui aboutit à la création du sanatorium populaire de Leysin. Déjà bien souffrante, elle s'employait encore l'an dernier à l'organisation de la journée cantonale de la petite fleur, en faveur d'un second sanatorium d'adultes. Elle avait fondé une section locale de Samaritains et soigné elle-même de nombreux malades, tout en prêchant la croisade pour l'hygiène et contre l'alcool, par la parole et par la plume.

Parce que si profondément et si intelligemment sociale, M^{lle} Louise Cornaz devait être féministe et le fut en effet. M. le pasteur Rittmayer, actuellement à Nyon, dont elle fut pendant de longues années une fidèle collaboratrice au Vully, écrit à ce sujet: « Rédactrice du « Bulletin féminin », elle travaillait à l'émancipation de la femme avec une conviction dépourvue de toute fièvre et tout inspirée de bon sens. Tout ce qui tendait au bien public la trouvait prête à payer de sa personne... C'est cela même: le bien général comme but et l'émancipation progressive de la femme comme un des moyens de parvenir à ce but. On pourrait dire qu'à l'égard du féminisme M^{lle} Cornaz était de ceux qui prouvent le mouvement en marchant, car elle n'a pas été une théoricienne de ce mouvement; elle a été, ce qui vaut mieux, une vivante incarnation de ce que peut une femme capable et dévouée. De tels exemples font plus pour l'avancement de la cause que beaucoup d'éloquents discours et de dissertations brillantes, car rien ne vaut en tout la leçon de choses. Nous ne croyons pas que devant M^{lle} Cornaz personne eût osé parler légèrement ou dédaigneusement de la femme et de son rôle dans le monde. Privilegiée de l'intelligence, de l'éducation, de la fortune, de la situation sociale, elle était d'entre les trop rares privilégiés qui se font pardonner leurs privilèges en les mettant généreusement au service de tous. Energique, active, optimiste, elle inspirait confiance et estime même à ceux qui ne partageaient pas sa manière de voir.

Dès 1905, le petit groupe d'Union des Femmes fondé à Château-d'Oex, qui se sentait bien éloigné des autres, formulait le vœu qu'un Bulletin des Unions pût être créé, servant de lien entre les divers groupes. A l'époque, c'était pour nos Unions peu fortunées une grosse question. Elle fut résolue à l'Assemblée cantonale de printemps de 1906 par quelques dons en argent et par l'offre plus précieuse faite par M^{lle} Cornaz de son temps et de ses capacités en qualité de rédactrice. Sous sa direction judicieuse, essentiellement pondérée en même temps que large-

ment ouverte aux idées nouvelles, le « Bulletin féminin » a fait au sein de nos groupements d'Union des Femmes une œuvre éducative aussi excellente qu'elle était indispensable. Nous en demeurerons toujours reconnaissante à notre amie, nous souvenant qu'elle est restée à la brèche jusqu'au bout malgré de grandes souffrances. Le numéro de mars du Bulletin a été encore en majeure partie préparé par elle, et c'est le 6 au soir que nous recevions quelques lignes au crayon d'une écriture méconnaissable, — les dernières probablement qu'elle ait écrites, — nous priant d'achever... Combien peu cependant nous nous attendions à ce que l'irrévocable fût si proche!

E. S.

L'Ecole Montessori

L'éducation bien comprise inspire une foi presque générale; par elle on croit pouvoir aider au développement de l'individu, et lutter contre les tares mêmes héréditaires. Les enfants sont éduqués par leur famille et par l'école. Les enfants passent en classe, pour ainsi dire, la moitié de leur temps.

Malheureusement, l'école est trop souvent encore le lieu où l'on instruit seulement et non celui où l'on éduque. Trop souvent on cherche à meubler la mémoire des enfants, à leur donner un bagage de connaissances et non à leur former le caractère et à développer leurs facultés.

Pour accomplir cette œuvre d'éducation, il faut tout d'abord connaître l'enfant et les phases de son développement physiologique et psychologique. Cette base manque encore la plupart du temps.

D^r Maria Montessori s'est rendu compte de cette lacune. Comme médecin, elle possédait l'esprit de recherche indispensable et les connaissances nécessaires; elle s'est faite pédagogue pour pouvoir en chercher l'application pratique, et tout naturellement elle a commencé à s'occuper des jeunes enfants. Elle a créé à Rome ce qu'elle a appelé « les maisons des bambins ». Ces dernières se sont multipliées et ont été rapidement imitées à l'étranger¹.

J'hésite à donner le nom d'école à la « Maison des petits » qui n'a en rien l'apparence des salles de classes ordinaires. Si nous entrons dans la « Maison des petits » nous sommes frappés par son aspect riant, confortable et familial; c'est une chambre arrangée avec goût. Devant de petites tables, chacun ayant sa petite chaise, les enfants semblent absorbés dans leur travail. Quelquefois, doucement, l'un d'entre eux se lève et va reporter dans l'une des petites armoires qui sont contre le mur, le jeu auquel il était occupé et il en prend un autre; d'autres fois une fillette entraîne doucement un ou deux de ses petits camarades dans un coin et là ils apprennent ensemble ou groupent les lettres qui font partie du matériel imaginé par M^{me} Montessori. Chacun est occupé pour son compte et ces activités qui se côtoient ne se gênent nullement. Chacun parle doucement et rarement on entend la voix de la maîtresse. Les rôles semblent renversés; ce n'est plus l'activité de l'institutrice qui détermine celle des élèves, mais bien l'activité de ces derniers qui détermine celle de la maîtresse.

On est si peu accoutumé à voir à l'école les enfants qui sont libres s'occuper sagement et avec persévérance que l'on se demande tout de suite par quel sortilège on a pu transformer

¹ L'Institut J.-J. Rousseau a ouvert, à Genève, il y a quelques mois, une classe genre Montessori.

cès petits êtres turbulents et souvent insupportables en enfants si raisonnables.

Ce sortilège n'est autre que « la liberté », une liberté bien comprise. Le principe qui a guidé M^{me} Montessori est le suivant : la volonté pour l'effort doit être en soi, elle ne doit pas venir du dehors. L'effort ne doit pas s'accomplir parce qu'il est *imposé* par une discipline, mais parce qu'on l'a accepté intérieurement. Pour le moment, dit M^{me} Montessori : « c'est l'esclavage qui est le principe inspirateur de toute pédagogie, » et l'on a malheureusement confondu immobilité et discipline et mouvement et discipline.

Que l'enfant ait la liberté de ses mouvements ! Ceux-ci peuvent être dirigés à condition que cette direction s'inspire constamment de la nature de l'enfant. Il faut laisser au petit toutes les occasions qu'il a de se développer, de se débrouiller par lui-même, de faire preuve d'initiative. Il faut surtout créer en lui l'habitude du travail consenti, donc libre.

Pour que l'enfant puisse s'occuper par sa propre initiative et à peu près seul, il était indispensable de lui fournir un matériel qui lui permette d'acquérir les notions dont il a besoin.

M^{me} Montessori a montré une grande ingéniosité dans la création de ce matériel. Au moyen de jeux variés, l'enfant apprend à boutonner, à lacer, il apprend à reconnaître les différentes formes, à acquérir l'idée de gradation, à développer ses sens et sa faculté d'observation. Ce matériel peut au reste se perfectionner indéfiniment.

Le petit écolier qui arrive le matin à l'école enlève tout seul son chapeau et son manteau, puis c'est lui qui met de l'ordre dans la classe. Des petits balais sont à la disposition des enfants qui balayent et essuient la poussière, généralement avec beaucoup d'entrain, et qui soignent les fleurs, que souvent ils apportent eux-mêmes. Puis lorsque la chambre est prête, chaque enfant choisit l'occupation qui lui convient. La maîtresse observe son petit monde, elle distribue aux enfants restés inactifs, le matériel et les stimule ainsi au travail. Si elle voit qu'un des petits travailleurs peu persévérant abandonne son jeu avant de l'avoir achevé, elle va le terminer avec lui. Si un enfant commet une erreur dans son travail, la maîtresse le refait devant lui parfaitement, sans le reprendre, ce qui pourrait décourager et même dégoûter le petit apprenti. Il vaut mieux montrer que reprendre ; le bon exemple est souvent plus efficace qu'une gronderie. L'attention de la maîtresse est toujours en éveil, pour observer, pour chercher et pour trouver les moyens qui développent chez l'enfant le goût et des habitudes d'activité dirigée. Par une douce persuasion la maîtresse parvient aussi à faire accepter à l'enfant certaines activités nécessaires à son instruction.

Parmi les objections nombreuses que l'on a faites au système Montessori, une des plus sérieuses est certainement celle qui souligne la difficulté qu'il y a à former un personnel enseignant, capable de se servir de cette méthode. Car il faut à la maîtresse de l'école Montessori des qualités d'observation, d'intuition, de tact, d'ingéniosité, de persévérance, de maîtrise de soi, qui ne sont pas données à chacun. Mais pourquoi manquer de confiance ? S'il y a des pédagogues médiocres, il y en a toujours aussi qui ont montré un enthousiasme grand et un dévouement sans borne à leur tâche. Ceux-là sauront bien développer en eux les qualités nécessaires. L'expérience l'a prouvé. M^{me} Montessori et après elle M^{lle} Bontempi, inspectrice des écoles maternelles du Tessin, ont su grouper autour d'elles des institutrices capables d'employer avec succès la méthode.

Le plus grand ennemi sera certainement la lourde routine avec laquelle lutte tout progrès. Mais la foi, l'énergie et la

patience arrivent toujours à la vaincre ; elle se laisse même si bien vaincre qu'elle défendra encore demain le progrès d'hier.

A. GIROUD,

Professeur à l'Institut J.-J. Rousseau.

Le Rôle moral du Suffrage féminin¹

(Suite et fin).

Combien de fois les hommes ne m'ont-ils pas dit : Nous ne sommes pas opposés, les femmes n'ont qu'à vouloir sérieusement le suffrage et elles l'auront.

Ce que nous demandons donc aux femmes, c'est de vouloir nous aider. Pour cela, qu'elles nous donnent leur adhésion en masse, prouvant ainsi que notre travail n'est pas vain. Nous sommes persuadées que si toutes les femmes ne l'ont pas encore fait, c'est qu'elles n'ont pas compris la relation intime du droit de suffrage avec leur vie ou avec la vie d'autres femmes qu'elles ont le devoir d'aider.

Beaucoup de gens de notre génération et surtout de la génération de nos mères se faisaient une autre idée du rôle social de la femme que celle que nous concevons aujourd'hui. La femme était uniquement la mère de famille et son rôle social se bornait à la bienfaisance, à la simple charité, aux dons qu'on fait aux pauvres.

Nous croyons aujourd'hui que nous avons d'autres devoirs à ajouter aux premiers et un rôle plus considérable à remplir vis-à-vis de la société, un rôle comportant plus de responsabilités. Il est encore bien des femmes qui disent : « J'ai assez à faire avec les œuvres philanthropiques dont je m'occupe, les questions morales ne me concernent pas. » Vous admettez pourtant que les questions philanthropiques sont mêlées aux questions morales et que vous avez le devoir de vous occuper de ces deux questions. Comment ne voyez-vous pas qu'elles sont constamment mêlées aux questions sociales et même à une foule de questions de droit concernant les femmes et les enfants ?

Les questions sociales doivent donc entrer en premier rang dans vos préoccupations, et ne ressentez-vous pas un frémissement d'indignation lorsque vous avez mis tout votre cœur dans la répression d'un fléau moral, d'une iniquité ou d'une injustice, et que vous venez vous heurter à des murailles de conventions ou à l'indifférence qui est pire que la glace ?

C'est avec un douloureux étonnement que je constate souvent que toutes les femmes instruites, que toutes les femmes bonnes et charitables ne sont pas encore toutes avec nous pour réclamer le suffrage des femmes. Pour moi, c'est une chose incompréhensible, que je ne puis attribuer qu'à un manque de réflexion, qu'à un manque de connaissance de cette question du suffrage qui se rattache si intimement, comme je l'ai dit plus haut, à toutes les réformes morales et sociales que nous voulons obtenir, par conséquent à toutes les œuvres dont nous nous occupons.

Je comprends encore l'indifférence des femmes qui ont une pierre à la place du cœur, et, hélas ! il y en a ; mais ce que je ne comprends pas, c'est que celles dont le cœur saigne au contact des misères humaines, celles dont les mains bienfaisantes cherchent à soulager ces misères, celles dont le cœur brûle d'indignation à la vue des injustices et des iniquités qui accablent beaucoup de femmes et qui, par conséquent, font souffrir beaucoup d'enfants, je ne comprends pas que nous toutes ne soyons pas encore unies en un faisceau compact auquel se joindraient

¹ Voir le *Mouvement Féministe* du 10 janvier et du 10 février 1914.